Pour citer cet article :

Breuvart (Josse), « Les clubs de loisirs de Nancy », *Rééducation*, n°50-52, 4e trim. 1953, pp. 8-19.

Enfants en justice
XIX-XX ème siècles

par J. BREUVARD
Délégué permanent à la Liberté surveillée

Les Clubs de Loisirs de Nancy

Nous avions bien un peu d'anxiété au fond du cœur ce dimanche 27 mars 1949 lorsque nous ouvrîmes le « Club des intrépides ». Malgré notre joie profonde de voir une cinquantaine d'authentiques « traîne-ruisseaux » se ruer dans la salle ou une séance de cinéma gratuite les avait infailliblement attirés, nous nous demandions avec inquiétude : « Vers quelles aventures nous voici embarqués ? Que ferons nous de ces enfants ? Sont-ils seulement récupérables ? Pourront-ils jamais s'adapter à un groupe de loisirs aussi libéral soit-il ?

Cette dernière question reçut cependant une réponse suffisamment encourageante pour nous inciter à ouvrir un deuxième club, un an plus tard, dans un autre quartier de la ville, puis un troisième en 1953 pour les enfants du premier club devenus adolescents. Verrons-nous en 1954 l'ouverture de notre club de plein-air dans notre propriété de campagne ? Pourquoi pas après tout ? Tant de choses, qui eussent paru chimériques ce dimanche 27 mars 1949, se sont réalisées depuis : « L'Association des amis des clubs de gavroches » en 1950 — Le recrutement en 1952 d'un moniteur permanent pouvant se consacrer à temps plein aux clubs. Actuellement nos clubs sont en plein développement ; l'aventure continue ; nous ne sommes pas encore arrivés au terme. Nos moyens se sont peu à peu améliorés ainsi que notre expérience. Mais il nous reste encore beaucoup à faire et à apprendre. Et si nous essayons aujourd'hui de tirer un bilan, ce ne peut être encore qu'un bilan provisoire. Essayons cependant de faire le point et de dégager les enseignements de ces cinq premières années.

I. — La création des clubs

Leur raison d'être

1 — Pourquoi, dans quel but, pour répondre à quels besoins les clubs ont-ils été créés ?

2 — Ont-ils pu demeurer fidèles à leur programme initial ou bien les événements et les leçons de l'expérience les ont-ils obligés à modifier leurs objectifs ?

Telles sont les deux questions que nous devons d'abord nous poser.

Historiquement et même topographiquement il est assez aisé de distinguer dans l'agglomération nancéienne 5 couches sédimentaires distinctes :

Le Nancy contemporain de 1918 à nos jours ;

Le Nancy que l'annexion des régions voisines d'Alsace et de Lorraine obligea à se développer, entre 1871 et 1914 ;

Le Nancy architectural du roi Stanislas ;

La « Ville Neuve » des derniers ducs de Lorraine, du XVIe et XVIIe siècles ;

Et enfin la « Ville Vieille » des XIIe, XIIIe, XIVe, XVe siècles.

C'est dans la Ville Neuve que nous avons ouvert le « Club des intrépides » en 1949 et dans la Ville Vieille le « Club des maréchaux » en 1950. Nous nous trouvons là au cœur de quartiers très anciens dont les immeubles dépréciés sont surpeuplés par ce qu'il est convenu d'appeler un prolétariat et un sous-prolétariat, par ailleurs prolifiques.

Dans ces deux quartiers le service de la Liberté surveillée se trouvait placé devant un difficile problème car si les mineurs en liberté surveillée y étaient nombreux, plus nombreux qu'en aucun autre secteur de la ville, rares étaient les délégués bénévoles acceptant d'y pénétrer, si l'on était finalement assez heureux pour en trouver nous les voyions bientôt revenir découragés, frappés d'un sentiment d'impuissance et d'inutilité, pressentant que ce n'était pas tellement leur mineur qui était inadapté et délinquant mais bien plutôt le quartier lui-même tout entier, quartier par surcroît peu perméable et difficile à saisir.

Aussi nos délégués bénévoles souhaitèrent-ils d'autres méthodes plus efficaces et suggérèrent-ils de créer des organismes de loisirs qui, peut-être, permettraient une action plus adaptée et plus continue auprès de chaque mineur en liberté surveillée, tout en étendant cette action à l'entourage juvénile de ces mineurs. L'idée en soi paraissait logique, était même séduisante sous certains aspects. Il ne restait qu'à la réaliser,

Les caisses d'allocations familiales nous accordèrent des crédits et la Municipalité un local, dans un café désaffecté, local se composant d'un rez-de-chaussée en équerre et d'une cave voûtée type métro.

Dès la séance inaugurale nous eûmes la joie profonde de voir accourir les enfants les plus mal débarbouillés du quartier ; le garçon en liberté surveillée chargé de distribué les tracts d'invitation s'était parfaitement acquitté de sa mission

Par la suite ce recrutement se continua fidèlement en vertu de l'axiome « Qui se ressemble s'assemble ». Il arriva bien que quelques enfants d'un niveau plus élevé, attirés par la curiosité ou l'esprit d'aventure se fourvoyèrent parmi nous, mais bien vite les parents du pauvre innocent y remettaient bon ordre, ce « club de voyous » n'étant pas digne de leur rejeton.

Dans l'ensemble s'il subsiste quelques différences vestimentaires entre nos enfants cette discrimination est purement extérieure car en fait, moralement et psychiquement, les différences sont bien minimes.

En 1952 nous avions relevé que sur les 150 enfants que nous connaissions :

15 avaient eu affaire au tribunal pour enfants antérieurement à leur entrée au club ;

32 postérieurement à leur entrée au club :

10 pour vols qualifiés, 6 pour présomption de vol ;

11 pour faits non retenus (fréquentations suspectes) ;

2 pour vagabondage, 3 pour correction paternelle (à notre instigation) ;

En outre une quinzaine avaient nécessité notre intervention auprès des parents pour des faits à la limite du délictueux ou même franchement délictueux (bris, rapines) mais non suivis de plainte.

Quant aux autres, la majorité, il s'avérait bientôt, dès qu'on les connaissait un peu, qu'ils n'avaient pas moins besoin de notre assistance, menant exactement le même genre de vie que les premiers, leurs frères, camarades ou voisins.

Le directeur de l'école du quartier, qui jugea d'abord sévèrement nos méthodes pédagogiques, trop libérales à ses yeux, fut surpris en mars dernier, de retrouver chez nous presque tous les éléments difficiles de son école. Ce témoignage non suspect est probant. Il confirme notre succès : nous sommes assurés d'avoir bien atteint les éléments intéressants du quartier c'est-à-dire précisément ceux que tout autre organisme cataloguerait « inintéressants » ou « indésirables ». Tel est bien notre objectif en effet et notre raison d'être : d'une part nous intéresser à ces « inintéressants » qui ont découragé les organismes éducatifs ou sociaux du type conventionnel, qui n'étaient pas conçus pour eux ; d'autre part tenter d'intéresser, sinon l'opinion du moins quelques personnes de bon vouloir, au cas de ces abandonnés. Evidemment notre entreprise et son bien fondé peuvent, prêter flanc à la critique. Pourquoi perdre son temps à récupérer des « déchets » ? Pourquoi gaspiller tant de forces vives dans cette tentative hasardeuse ? Pourquoi surtout s'entêter à rechercher précisément les moins récupérables ? Bien entendu, les bons esprits n'ont pas manqué pour nous poser et nous reposer des questions, pour nous conseiller, à tout le moins, de trier nos sujets et d'épurer le club des éléments les plus difficiles afin de faire un meilleur travail éducatif avec « les meilleurs » sujets. Certes ce ne sont pas les lecteurs de *Rééducation* qui nous poseraient ces questions et nous donneraient de tels conseils et l'on mesure ici la distance qui sépare les éducateurs des rééducateurs en même temps que la nécessité de cette distinction et de cette spécialisation. Il y a, selon nous, des différences profondes, voire

essentielles, non seulement entre éducation et rééducation mais encore éducateurs et rééducateurs. Mais dans tout rééducateur sommeille un éducateur qui lui souffle de laisser les bas-fonds pour les cîmes et la tentation est constante de faire du travail en profondeur avec les meilleurs... au détriment des moins bons. Tentations et tentateurs ne nous ont donc pas fait défaut, mais nous devons nous en préserver avec soin pour rester fidèle à notre mission.

S'il fallait opérer un tri, une sélection pour la bonne marche du club et sa meilleure efficacité ce serait non pas entre les bons et les mauvais sujets, mais entre les bonnes et les mauvaises méthodes à appliquer pour chaque catégorie de sujets inadaptés. C'est en définitive un effort de spécialisation qui nous est demandé. Sinon autant laisser à d'autres, mieux formés que nous, le soin de faire des « loisirs éducatifs ».

II. — Evolution, organisation et fonctionnement du club

Ce que nous venons de dire laisse assez entendre que nous avons eu des hauts et des bas, et que le succès n'a pas toujours été cueilli d'emblée.

Ce fut certes un succès d'avoir attiré au club, dès la séance inaugurale, les enfants que nous désirions toucher, exactement ; c'est un succès d'avoir maintenu ce recrutement jusqu'à présent. Mais il y eut des périodes où les enfants vinrent nombreux et d'autres où ils ne vinrent presque plus. Tantôt nous eûmes les grands adolescents et tantôt les jeunes enfants. Il nous arriva d'avoir trois sections : le « Poucet Club » — Le groupe des scolaires — Le groupe des adolescents, puis de n'en avoir plus qu'une seule, s'amenuisant peu à peu. Il y eut des lassitudes et des mécontentements, soit de la part des moniteurs, soit de la part des enfants, simultanément ou consécutivement.

Il fallait évidemment une adaptation réciproque et cela ne va pas sans tâtonnements, sans échecs, ou même sans heurts. La méthode des « essais et erreurs » fut bien celle qui caractérisa nos débuts. On ne s'improvise pas moniteur de Clubs d'inadaptés ; la seule bonne volonté ne suffit pas ; un minimum de technique est indispensable mais celle-ci ne se dégage que peu à peu, aux leçons de l'expérience.

Ce n'est pas médire de la collection « Signe de piste » (*La Bande des Ayacks, La ménagerie*) que de signaler que ces ouvrages ne préparent pas du tout — font même le contraire — à devenir moniteur de club dans un quartier sous-prolétarien car leurs jeunes héros ne sont pas issus de ce milieu. Qui d'ailleurs connaît ce milieu et ses problèmes ?

Que certains moniteurs nourris de scoutisme aient été plus facilement déuçs et découragés que d'autres, cela s'explique donc fort bien, malgré ce que l'on peut penser *a priori*.

En fait les fluctuations du club ont toujours suivi de près les fluctuations des moniteurs et la conclusion qui s'en dégage est que nos

gavroches sont « disponibles », qu'il suffit d'avoir quelque chose à leur proposer — et qui leur convienne — pour qu'ils viennent ; il suffit en somme de s'adapter à eux et à leurs besoins.

Ouvrons ici une parenthèse pour remarquer qu'une des raisons, sinon la principale, de cette disponibilité est l'ENNUI. Il faut savoir combien ils s'ennuient ! On peut passer dans leur quartier à n'importe quelle heure on est sûr d'en trouver un bon nombre, écoliers ou adolescents, sur le bord du trottoir, jouant, bavardant, ou baillant tout en assistant passivement au spectacle incessant de la rue. En cas de pluie évidemment ce sont les grands magasins, les prisunics, la gare, le marché, les cafés... etc. qui sont les lieux d'asile tout désignés, mais quand il fait beau c'est la rue.

« Chef vous allez au club (prononcer « clube ») ?

Chef vous ouvrez le club ? Si vous saviez comme on s'embête ! »

Il faut insister sur ce point car l'ennui, l'oisiveté, n'est pas seulement un facteur circonstanciel de délinquance mais encore un facteur d'inadaptation. On s'ennuie, on cherche une occupation, n'importe laquelle même délictueuse et c'est ainsi que les loisirs peuvent être un facteur circonstanciel de délinquance. — Mais il y a plus : L'ennui, le désœuvrement sapent les racines même de la personnalité. « La personne ne se laisse pas concevoir en dehors de l'acte par lequel elle se crée » (G. Marcel) — L'ennui, l'inactivité minent toute initiative, tout élan, tout désir d'activité créatrice. Le « JE » est anéanti. Le « ÇA » n'est plus endigué. L'être se dissout, s'éparpille. D'où, peut-être, l'attrait — voire l'envoûtement — de la rue, de la foule, de sa variété, de son mouvement ; la foule vous prend, vous enlève à vous-même et à votre responsabilité personnelle, en même temps qu'elle vous donne une impression de puissance collective et de sécurité apaisante, anesthésiante, n'est-ce pas en somme la Nirvana, la dissolution dans le TOUT ? Et peu à peu cela donne des êtres de plus en plus passifs, de plus en plus grégaires. De plus en plus disponibles aussi... à n'importe qui et n'importe quoi. Disponibles... même pour le club lorsqu'il s'offre car toute occasion de se distraire gratuitement devient une aubaine. *Panem et circences* ce cri de la foule romaine reste toujours valable.

Nous pouvons maintenant fermer cette longue parenthèse, mais elle n'aura pas été inutile puisqu'elle aura permis de mettre le doigt sur le problème clef : recevant au club des êtres passifs, aveulis, anesthésiés, comment réveiller leurs facultés profondes sans toutefois leur demander des efforts trop brusques, sans leur proposer une discipline trop stricte qui les dépasserait et les rejetterait infailliblement à la rue ?

En réalité déceler ce problème et situer ainsi le débat sur son véritable terrain ne nous a pas demandé moins de temps qu'à y rechercher des solutions. Longtemps nous avons piétiné, instinctivement nous nous sommes d'abord référés à notre enfance, aux jeux et aux activités qui avaient eu notre faveur ; nous nous prenions pour modèles *a priori*, ce

fut un échec. Ayant visé trop haut nous avons ensuite eu tendance à aller chercher trop bas, à sous estimer nos gavroches, à les déprécier et à ne leur proposer que ce qui leur « plaisait », c'est-à-dire les distractions les plus élémentaires. Solution de paresse plutôt anti-éducative car enfin ne leur offrir que des « loisirs passe-temps » n'était-ce pas les enfoncer davantage dans leur passivité ?

Comment concilier loisirs passe-temps et loisirs éducatifs ? Dilemme ! Mais heureusement surtout dilemme de mots, au fond ; jouer pour jouer répond à un besoin, surtout chez des gosses qui jouent peu jouant trop vite à l'adulte ; donc jouer, en soi, est déjà éducatif. Commencer de jouer c'est amorcer une réaction en chaîne. Il suffit de s'atteler humblement à la tâche, sans hâte et sans impatience mais sans perdre de vue le but final, même s'il doit demeurer inaccessible.

⁂

Pratiquement le problème fut surtout de concilier ambiance libre, et activités préparées.

Ambiance libre car il faut que le club soit un lieu d'asile, accueillant, proche de la rue, où l'on puisse venir librement, où l'on ne se sente pas dépaysé ; il faut que le club soit bien « leur club ». D'où l'intérêt du « club de quartier ». Une « maison de jeunes » centrale ne remplirait pas le même office, n'aurait pas la même faveur. On ne vient pas d'abord au club pour faire quelque chose, pour accepter une discipline et pratiquer une activité, on y vient pour passer le temps et se mettre à l'abri du froid et de la pluie. « Les enfants sont comme les anguilles, a dit quelqu'un, plus on les serre et plus ils vous échappent ». A plus forte raison de ceux-ci qui ont toujours eu la plus grande indépendance et à qui la discipline scolaire, la seule pratiquement qu'ils aient connue, a toujours pesé.

Mais il faut quand même des *activités* sinon il n'y a plus d'ambiance, il n'y a plus que du chahut, de la destruction et finalement de l'ennui.

Mais quelles activités leur proposer ? On les croyait débrouillards mais on les trouve inertes ; inventifs mais ils sont passifs ; bricoleurs et habiles à tirer parti de tout ce qui se présente mais ils sont en réalité très gauches et très maladroits, ne sachant même pas réparer leur bicyclette.

Ils n'ont jamais rien appris de pratique. Le jeu, pour eux n'a eu qu'un rôle libératoire et jamais un rôle d'apprentissage. Ce seront donc les jeux à base de mouvement, de force, de lutte, les jeux violents, permettant une décharge de la vitalité, voire de l'agressivité, qui auront leur préférence.

Nos premières activités ont été essentiellement le chahut plus ou moins organisé, les jeux violents à la cave, le foot-ball, et le camping ; puis le cyclisme. Il nous arriva de faire tant de bruit (qu'un voisin éducateur de l'enseignement du premier degré) demanda l'intervention de la police ; il n'était cependant pas 22 heures 30, le moniteur n'en fut pas moins conduit au commissariat voisin pour y être interrogé... et relaché aussitôt.

Dès que nous l'avons pu nous avons installé un petit atelier de menuiserie et un atelier de réparation pour les vélos. La menuiserie ou plus exactement le bricolage, s'est révélé être l'activité d'intérieur la plus recherchée, jamais elle n'a engendré la lassitude, mais bien entendu il ne faut pas en attendre des « chefs-d'œuvres » : Epées, camions, bonshommes, animaux sont les objets préférés et c'est déjà un progrès considérable car au début prévalait le plaisir d'enfoncer des clous partout et à travers tout, pour le simple plaisir de taper avec un marteau.

Puis nous avons tenté du chant, du modelage, du dessin, sans grand succès. Abandonnées puis reprises récemment ces dernières activités ont fini par avoir des adeptes ; il s'y est adjoint maintenant la danse folklorique, les marionnettes, les masques, et même le modèle réduit de planeurs (peu). La peinture sur larges feuille de papier a eu un succès appréciable ; le papier découpé a moins bien réussi. Néanmoins les progrès réalisés, au bout de 5 ans sont considérables.

L'ambiance du club, l'hiver dernier était méconnaissable ; les enfants chahutaient beaucoup moins et dès leur arrivée s'attelaient à une activité ; les plus pétulents allaient à la cave jouer au ballon ou faire de l'acrobatie (roulés-boulés) ; les plus actifs allaient à l'atelier, au modelage, à la peinture..., etc., selon les cas ; les autres, ceux qui préféraient simplement tuer le temps, regardaient des illustrés, jouaient aux cartes, aux osselets, etc.... Un jour par semaine, le samedi, était réservé à la détente, aux jeux libres et violents... voire au chahut, car il fallait quand même une soupape, l'effort qui leur était demandé les autres jours étant, pour eux, considérable.

L'intérêt des activités d'intérieur s'estompe évidemment quand revient la belle saison et ce sont *les activités de plein air* qui prennent alors le dessus : Sorties, camps et colonies. En 1953 trois camps ont été réalisés, deux de trois jours, à Pâques et à la Pentecôte, un de dix jours en juillet. Ces camps font évidemment le plus grand bien à nos gavroches et exercent sur eux un gros attrait ; mais leur comportement en pleine nature reste cependant bien décevant ; il donne lieu aux mêmes remarques sur leur passivité. Les grands jeux les laissent indifférents ; ils sont incapables d'en respecter et même d'en comprendre les règles. Seuls les jeux très simples à base de mouvements, poursuites et prises de foulard, réussissent à les intéresser un moment ; monter aux arbres, couper des branches, faire des arcs, des flèches et des épées leur plaît bien davantage. Inutile d'attendre d'eux qu'ils s'organisent pour aménager le

camp, faire la popote, distribuer les rations ; ils préfèrent avaler un bout de pain avec un morceau de fromage, à toute vitesse, n'importe quand, pour retourner gambader au plus vite ou faire le lézard au soleil. Prévoir, s'organiser, se discipliner est hors de leurs possibilités.

Le fait d'être envoyés dans les colonies scolaires normales leur est certainement à ce point de vue très profitable ; dispersés dans différentes colonies, mélangés à d'autres enfants, brassés dans un autre milieu ils sont obligés de suivre le mouvement, de s'adapter à une discipline et à une vie collective normale. L'adaptation est parfois difficile et si l'on s'avise de consulter ensuite leurs moniteurs il est rare qu'on en reçoive des éloges sans réserves. Il n'en reste pas moins qu'ils apprennent en colonies beaucoup de choses dont nous recueillons les fruits au club, notamment l'intérêt éveillé pour certaines activités : Chant, peinture..., etc.

Nous faisons donc le plus d'efforts possible pour en faire partir le plus grand nombre possible en complétant leur trousseau et en aidant les parents à réunir la somme nécessaire. Si nous souhaitons d'avoir une maison de campagne c'est surtout parce que le camping sous tente n'est pas fait pour eux exigeant des participants un minimum de bonne volonté et d'auto-organisation ; mais ce n'est pas pour supprimer les « stages » si bienfaisants dans les colonies scolaires ; il faut conjuguer les deux moyens. C'est onéreux peut être mais l'enjeu en vaut la peine. D'autant plus que l'été est pour nous une période critique, nos moniteurs, presque tous étudiants se trouvant absents de juillet à novembre. Laisser les enfants macérer tout un été dans leurs sordides ruelles serait perdre tout le bénéfice du travail de l'année. Les éloigner le plus possible de leur quartier tel doit donc être l'objectif premier.

⁂

Les progrès que nous avons enregistrés dans les activités n'ont été possible que grâce à des progrès parallèles dans l'encadrement. On ne s'improvise pas moniteur, un minimum de technique est indispensable, disions-nous plus haut. Des réunions de moniteurs ont donc été organisées chaque lundi dès novembre 1952, réunions de formation avec exposés psychologiques, pédagogiques ou sociaux ou plus simplement conciliabules pour faire le point et préparer le programme des jours suivants. Chaque moniteur est en principe chargé d'une activité précise, (chant, modelage, dessin..., etc.) activité qu'il étudie et organise lui-même dans le cadre de l'horaire. A titre d'exemple voici l'emploi du temps au cours du mois de décembre 1952 :

Lundi : Relâche — Réunion de moniteurs ;

Mardi : 18 h. acrobatie — 19 h. menuiserie, décoration ;

Mercredi : 19 h. jouets, marionnettes, bricolage ;

Jeudi : 14 h. danse folklorique, jeux — 16 h. piscine — 19 h. 30 expression, art dramatique, chant ;

Vendredi : 19 h. décoration, peinture, modelage ;

Samedi : 16 h. 30 jeux libres, bibliothèque ;

Dimanche : Sorties de plein air.

La variété des activités permet le choix et permet ainsi d'intéresser un plus grand nombre d'enfants. Mais cela requiert la spécialisation et la pluralité des moniteurs ; en 1953 nous avions environ 30 moniteurs ou monitrices.

Mais nos moniteurs sont bénévoles et, ils ne font que passer ; de plus ils sont étudiants pour la majorité, c'est-à-dire que nous les perdons à chaque période de vacances. Or le progrès n'est possible que si une certaine continuité est réalisée. Ceci nécessite un lien permanent. Ce lien est le moniteur permanent ; rémunéré sur une subvention des Allocations familiales il peut se consacrer à temps plein à l'organisation des clubs ; son rôle est primordial ; ses tâches sont aussi nombreuses que diverses : Organisation des activités, entretien du matériel, prévision des besoins, contacts avec les enfants, relations avec les parents, relations avec les écoles, l'Office de la main d'œuvre, les organismes sociaux ou privés ; recrutement, formation et regonflage des moniteurs..., etc..., etc.

Il y faut des qualités très diverses : Action et réflexion, dynamisme et méthode, intuition et organisation, initiative et sens des responsabilités...

Il y faut en outre une formation technique minimum. Cet éducateur qualifié s'est trouvé et s'est présenté au moment voulu ; c'est à son concours et à son action persévérante depuis janvier 1952 que les clubs doivent leur degré d'organisation actuel.

Déjà il ne suffit plus à la tâche et il lui faudrait de l'aide, tout au moins l'aide d'une monitrice permanente qui pourrait se consacrer au club des filles (installé depuis 1952 au Club des maréchaux mais dont les limites de cet article ne nous permettent pas de parler).

Sans doute ce moniteur permanent est-il épaulé par l'Association des amis des clubs de gavroches dont le bureau se réunit mensuellement et dont il est membre de droit mais c'est là surtout un concours matériel.

Sans doute est-il hiérarchiquement rattaché au service de la Liberté surveillée, service spécialisé dans la réadaptation en milieu ouvert, mais la tâche du club et la tâche de la Liberté surveillée sont elles-mêmes différenciées.

La présenee du moniteur permanent répond donc à un besoin très réel ; il remplit une fonction indispensable, fonction qui est une spécialisation.

La réadaptation préventive en milieu ouvert est-elle appelée à avoir un avenir ? Elle pourrait l'être si l'on se penchait sur ce problème de la

formation des cadres, en fonction des expériences concrètes tentées jusqu'à ce jour.

Puisse l'expérience nancéienne militer en ce sens.

III. — Résultats et perspectives

Mais le jeu en vaut-il la chandelle ?

Quels résultats attendre de cette entreprise ?

Ces questions que nous posent et nous reposent nos détracteurs méritent quand même d'être examinées.

Aurions-nous entrepris, pourrions-nous déjà dire, si nous n'avions espéré réussir et aurions-nous persévéré — pendant 5 ans — sans au moins quelques réussites ? Mais il ne s'agirait là que d'une réponse *ad hominem*. Par ailleurs il y a espoir et espoir, réussite et réussite. Il faut donc préciser. Et préciser nous amènera à distinguer entre réussite tout court et réussites partielles.

Reconnaissons que nous aurions quelques raisons de découragement dans cette lutte inégale contre un ennemi surgissant de partout, entraîné lui-même par des phénomènes sociologiques qui le dépassent. Ainsi en est-il du « phénomène nord-africain » et du « phénomène armée américaine » qui précisément dans la Ville Vieille et la Ville Neuve et plus précisément encore dans le quartier du Club des intrépides, rendent chaque année plus délétère le climat dans lequel nous travaillons : Surpopulation inimaginable, promiscuités de toutes sortes, prostitution, pédérastie, trafics de tous genres, exploitation de soldats américains, etc..., etc. Des jeunes se font actuellement de 500 à 1.500 fr par soirée à piloter les soldats en quête de bonnes fortunes... à moins que ça ne soit à satisfaire eux-mêmes les noirs américains ! Les hôtels de ce quartier, autrefois minables, sont à présent prospères. Que certains de nos adolescents nous évitent maintenant alors qu'autrefois ils accouraient d'aussi loin qu'il nous apercevaient, quoi d'étonnant ?

Assurément ces problèmes nous dépassent et jamais nous ne parviendrons à venir à bout de ces fléaux sociaux, jamais nous ne parviendrons à stopper ces courants. Tout ce que nous pouvons faire c'est tenter d'arracher à ces courants aveugles le plus de victimes possible.

Remarquons cependant que notre action au club nous a permis d'accéder dans la sphère adulte. Autrefois ce milieu nous était impénétrable et nous nous trouvions devant un mur de défiance. A présent les parents nous accueillent volontiers et viennent même parfois nous confier leurs difficultés. Les délégués permanents à la Liberté surveillée, mieux connus comme « chefs de club », ont hautement bénéficié de ce changement d'attitude. Des interventions officieuses et préventives auprès des parents ont pu être faites, parfois avec succès. Réussite partielle, donc, sur ce point. De là est-il utopique d'entretenir l'espoir qu'un jour

nous parviendrons, peut-être, à mettre sur pied un véritable programme de prévention, à y intéresser les parents ainsi que les éléments les moins contaminés du secteur et à leur faire prendre en charge les problèmes de leur quartier.

Cette expérience a été tentée à Chicago (cf. *Rééducation* n° 31), avec, semble-t-il, un certain succès. Avec d'autres moyens que les nôtres, il est vrai !

Etudier un programme, le mettre sur pied, le lancer demande de la réflexion, du temps, des moyens. Nous sommes accaparés par les nécessités immédiates, nous sommes trop peu nombreux, nous disposons tout juste de l'indispensable pour pourvoir au plus pressé... qui n'est pas toujours le plus économique (il en coûte cher d'être pauvre !). Déjà un courant se crée, à Nancy, autour de l'Association des amis des clubs de gavroches qui peu à peu se développe, attire de nouvelles sympathies ; qui sait si un jour ce courant ne deviendra pas assez important pour tomber dans le champ visuel de ceux qui assumant de hautes responsabilités ont aussi des pouvoirs étendus ?

Sans attendre cet âge d'or nous avons d'autres consolations — que futures ; d'autres assurances plus immédiates nous incitent à persévérer malgré les difficultés très réelles que nous venons de signaler.

Citons, par exemple, cet adolescent sur le point de quitter Nancy et nous disant, d'une façon ambiguë peut-être mais qui dévoile tout à coup d'incroyables horizons : « Au moins je n'ai pas eu à me plaindre de vous ».

Et la fierté de ces enfants à nous appeler « chef » en dépit de plusieurs tentatives pour établir des relations plus simples, plus amicales. Comment ne pas faire le rapprochement avec ce que Saint-Exupéry disait du chef (cf. *Carnets*) « Nous chercher un chef c'est nous chercher nous-mêmes. Un chef c'est celui qui a infiniment besoin des autres. Et nous voulons qu'on ait besoin de nous ». Ces enfants disponibles à tout sont encore disponibles à un vrai chef.

Et cette fierté d'avoir un club, un club dont la presse a loué l'activité, alors qu'un sentiment d'infériorité les marque visiblement pour appartenir à ce quartier « parce qu'on ne trouve rien ailleurs ». Cela ne vaut-il pas mieux que de compenser ce sentiment d'infériorité par ce cri de guerre autrefois entendu « Nous les durs de la rue de la Hache » ?

Et ce garçon ayant terminé sa scolarité et que ses parents ne poussaient guère au travail parce que de toutes façons il avait droit aux Allocations familiales jusqu'à 15 ans (qu'il aurait perdu s'il avait eu un salaire normal de petite main) ne se mit-il pas finalement au travail pour éviter les reproches de ses camarades et des ses chefs ?

Et ces autres que nous avons aiguillés vers l'Orientation professionnelle et la Section des jeunes de la main d'œuvre.

Et celui-ci dont le mauvais esprit était redouté des jeunes moniteurs mais qui se révéla un chef dès qu'on lui eut accordé initiative et responsabilité ; avec son équipe il monte maintenant « son club » (le troisième Club, réservé aux adolescents et ouvert en 1953).

Rappelons encore les intérêts nouveaux éveillés par les activités du club, comme nous l'indiquions plus haut, ainsi que l'ambiance en nette amélioration du club des écoliers. Cela ne retentirait-il en rien sur leur personnalité profonde qui jusque là se désagrégeait peu à peu dans l'oisiveté ?

Rappelons enfin que le club, ouvert maintenant tous les soirs du moins en période normale, contribue à réduire notablement le facteur circonstanciel « temps » de la délinquance.

Ces résultats qui ne sont pas spectaculaires et que, à certains moments de lassitudes, nous sommes parfois tentés de minimiser nous-mêmes, ces résultats n'en sont pas moins réels ; ils nous sont en tout cas une raison suffisante de persévérer. Oui, le jeu en vaut la chandelle !

Il nous reste beaucoup à faire sans doute. Il nous reste même beaucoup à découvrir.

L'étude sociologique de ces milieux sous-prolétariens n'a jamais été faite ; la réadaptation sociale des mineurs de ce milieu, dans ce milieu, pose une quantité de problèmes à peine entrevus. La formation des travailleurs sociaux et des éducateurs engagés dans ce milieu ne s'est pas encore posé à l'état de problème. Quant aux moyens qui leur seraient nécessaires ils leurs sont le plus souvent contestés sous prétexte qu'il y a « plus intéressant » à faire.

Pour nous, expérience faite, nous pensons différemment. Et nous pensons que les clubs de loisirs pourraient très utilement contribuer non seulement à l'étude de ces problèmes mais encore à leur solution pratique ; non seulement ils constituent des observatoires de tout premier plan mais encore ils sont les meilleurs messagers qui se puissent trouver. Est-il en effet meilleur sujet d'étude et meilleur sujet d'entente que l'enfant ?

« Toucher à l'enfant c'est toucher au point délicat et vital ou tout peut encore se décider, ou tout peut encore se rénover... » (M. Montessori).